

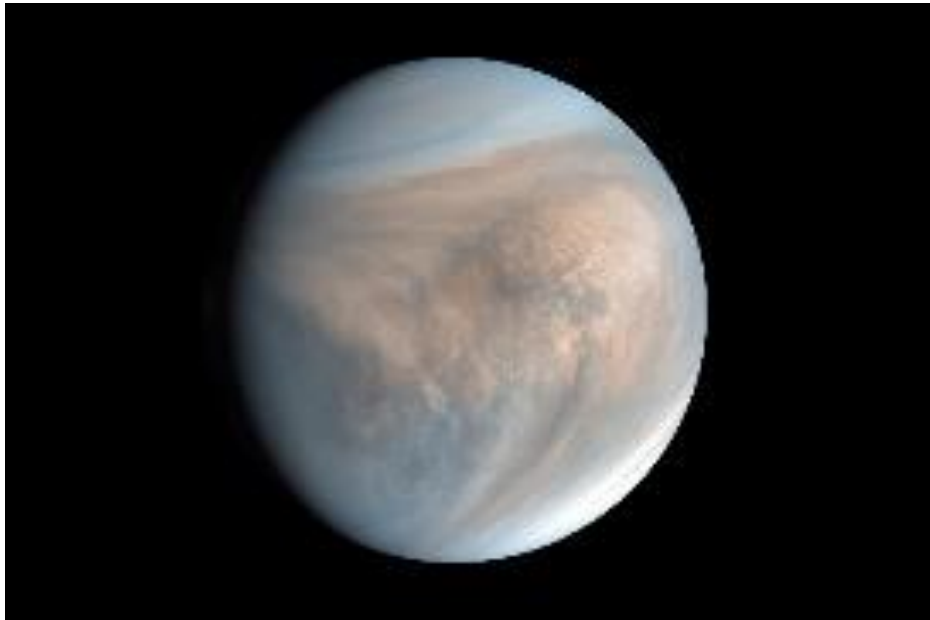
Belvedere

AUTOMNAL

Tous les textes italiens et français sont d'Andrea Genovese, écrits entre octobre et novembre 2021 à
Tutti i testi italiani e francesi sono d'Andrea Genovese, scritti tra ottobre e novembre 2021 a

Saint Didier de Formans

La planète Vénus vue de Saint Didier de Formans



SOMMAIRE

Échos

Idilli di Messina

Aube à Saint Didier

*La chatte de Jeannette (à propos d'une délibération
du Conseil Municipal de Saint Didier de Formans)*

Incontri e (ri)scontri

LIBRI / LIVRES

Giovanni Cascio - Paolo Alberto Valenti

Les Contes d'Unamuno - Jack o'Flanaghan - Anka Žagar

FUORITESTO (Benedetta Genovese)

Belvedere

a.genovese@wanadoo.fr

Messina – Santa Croce sull’Arno – Milano – Lyon – Toulouse – Saint-Didier de Formans

N.63 (12^{ème} année mail) (2500 envois en Europe) Octobre-Décembre 2021

Échos

Confinement

Il est temps de confiner les vaccinés. Ces automates smartphonés ont été inoculés par les grands monopoles pharmaceutiques. (Gengis Khan, ancien interne des Hôpitaux)

Féministes

Le Monde des Livres est un supplément de livres pour femmes. Les hommes, s’il y en a encore, s’abstenir. (Jeannette Incestuée, auteurice)

Brexit

« Mais de tous les peuples que j’ai connus, le Ciel me préserve des Français. Avec leur satané bavardage et toutes leurs civilités, avec leurs prétentions de faire les honneurs (comme ils disent) de leur pays aux étrangers, alors qu’en fait ils ne font qu’étaler leur propre vanité, ils sont si insupportables que je préférerais infiniment passer ma vie chez les Hottentots que remettre les pieds à Paris. Ces derniers sont peut-être un peuple dégoûtant, mais la saleté en est surtout extérieur ; tandis qu’en France, et dans d’autres pays que je ne nommerai pas, elle est tout intérieure et les gens puent infiniment plus à ma raison que les Hottentots à mon nez. » (Henry Fielding, Histoire de Tom Jones, Gallimard)

Vaccins

Le 27ème rappel est prêt. Il ne concerne pas les plus de soixante-dix ans : ils sont tous morts et la réforme des retraites est désormais sur les bons rails. (Macro, magicienne)

Remplacement

S’il n’y avait plus d’immigrés, nos femmes et nos femmelettes seraient frustrées et malheureuses. (Augustin de la Queue Sacrée, curé)

Pass

Le pass est un petit pass sur le smartphone, mais il est, comme son porteur techno, un grand pass pour l’humanité vers sa robotisation définitive. (Jacques de Compostelle, saint)

Transgenre

Le dictionnaire *Le Petit Robert* informe qu’il va changer de nom. Il s’appellera désormais **Iel Petite Roberte**.

Tragédies

Les valeurs de la République ne sont pas négociables. Nous stockons des immigrés clandestins à Calais à cause de la perfidie d’Albion, et non pour envahir la Pologne. (Attali, roi des Huns et des Autres)

Sondages

L’élection du Covid à Président de la République n’est pas escomptée. Mobilisons-nous. (Marteau-Piqueur Schiappa, épidémiologiste)

Philosophie

Nous sommes le meilleur peuple du monde, il n’y a que nous-mêmes de meilleurs que nous-mêmes. (Astérix-Henri Lévy, philou gaulois)

Journal poétique et humoral en langue française italienne et sicilienne
(envoyé par l’intermédiaire de La Déesse Astarté, Associazione Legge OttoPerMille av.J.C.)
de l’écrivain Andrea Genovese. Belvédère est un objet littéraire.

Diario poetico e umorale in lingua francese italiana e siciliana
(inviato a cura di La Dea Astarte, Associazione Legge OttoPerMille av.J.C.)
dello scrittore Andrea Genovese. Belvedere è un oggetto letterario.

On peut consulter tous les numéros de Belvedere sur
https://fr.wikipedia.org/wiki/Andrea_Genovese
www.atelier-buissonnier.com/fichiers/belvedere/andrea.html

Pour ne plus le recevoir il suffit d’envoyer un mail
Per non riceverlo più basta mandare una mail



**Andrea Genovese, *Idilli di Messina*,
Pungitopo, 2021, p.200, 16 euro**

Nel 1882, Friedrich Nietzsche è in giro per l'Italia. Ai primi di aprile, a Napoli, come scrive in una lettera a un amico, "...con una decisione improvvisa, unico passeggero", si imbarca su di un cargo diretto a Messina. Visto che il 20 di quel mese è di nuovo a Roma (dove conosce Louise et Lou Salomé), è difficile stabilire quanti giorni e per fare che il filosofo tedesco sia rimasto nella città dello stretto. Fatto è che a maggio di quello stesso anno sulla rivista del suo editore escono otto poesie col titolo *Idyllen aus Messina*. Ci vuole molta buona volontà per riconoscere, da vicino o da lontano, Messina in queste poesie. In maniera alquanto provocatoria, Andrea Genovese ha intitolato *Idylles de Messine* una raccolta di versi francesi pubblicata nel 1987 a Lione. In quarta di copertina si poteva leggere: « *Qui, sinon un Messinai véritable, pouvait se croire autorisé à un pareil plagiat? Messine, ville du détroit, portus et porta Siciliae pour les Romains, Zancless (faucille) pour les Grecs à cause de la singulière conformation de son port naturel, Messine, mère et marraine, n'est qu'une lame tranchante, énigme et rendez-vous.* »

Lama tagliente, dunque, per Andrea Genovese la sua città natale, il cui paesaggio luminoso e numinoso è insidiato dall'incombere secolare della falce damoclea, col suo bagaglio di lutti e di tragedie. E appuntamento finale anche, che sembra già fissato sin dall'inizio della sua "odissea minima" (titolo della sua prima raccolta pubblicata). In più di sessant'anni di creatività in tre

lingue, siciliana, italiana e francese, nei romanzi come nelle raccolte poetiche, navigando "tra le pieghe della storia, della mitologia, della geografia fisica e dell'anima, lungo una rotta seminata di trappole linguistiche e metafisiche, dal cordone africale al cappello scandinavo" (come si legge nella presentazione di *Les nonnes d'Europe*, un'altra sua raccolta francese), questo poeta mediterraneo non ha fatto che cantare e metaforizzare la sua Messina, madre e matrigna.

L'antologia qui presentata, tutti testi trascelti dalle sue raccolte edite, è un progetto che rimonta a una decina d'anni fa e che la nostra casa editrice si fa vanto di poter oggi realizzare, a testimonianza di un percorso poetico senza precedenti sin dalle prove giovanili, la cui freschezza sembra essere rimasta miracolosamente inalterata.

(scheda editoriale)

(rivolgersi all'editore per servizio stampa)

in corso di stampa presso Pungitopo

ANDREA GENOVESE
Idilli di Milano

Andrea Genovese
Idilli di Messina, Pungitopo

Poi che all'elegia ci dispone
la quiete del mattino sulle onde
intenerite dal primo sole

anche noi buttiamo giù la sciabica
sicuri d'una pesca senza eguali

un ricciuto bambino pensieroso.

Donne a passeggio
nascondono tra le ciglia
martirio e sole
son tentate dal mare
scendono in acqua nude
si esorcizzano col sale.

Vele si gonfiano al ghigno
d'un villosa tritone
le squarcia il pesc spada
nella lotta selvaggia
spumeggiando.

Non era Morgana il miraggio.

E quando illividisce sugli scogli
la cattedrale di marea
recide i seni
a queste figlie che hanno il viso
colore del mio dialetto pigro.

*Que ce passage
silencieux
de caravelles au milieu
du détroit
n'aïlle nulle part
dans le cercle sans borne
de ma mémoire ensevelie
je le crains
et alors voilà
cet effort vain
de mes ailes de plomb
de percuter les voiles
d'alerter
le capitaine étourdi
que j'avais mûri
pour de grandes épopées
et lâchement
revient à son escale*

*Resta ancora nu mmosu
i ciumara chi nchiana
a Badiazza cu tanti spini
e quarchi pedi di rienu
Dui tri pini ffumicati
si lammicunu u coddru
ntâll'azzurru
Unni vota a strata
c'è na funtana
e cchiù avanti na frischìa
cu na spaddrera i ficarazzi
chi sinni futtunu î mia*

Aube à Saint Didier

Au ras des prés le brouillard tranche
un vol de pies qui se posent picorer dans l'herbe
soucieuses du promeneur
figé par leur épiphanie matinale.
Il suffit d'un bruit de gorge
pour qu'elles s'envolent à nouveau dans le frisson
des arbres qui secouent les dernières feuilles jaunes.
Mélancolie d'un automne
pressé de donner la relève à la symphonie glaciale de l'hiver.
Le clocher lui aussi tout à coup
déchire la brume avec sa silhouette pierreuse
et la scansion feutrée des heures
comme s'il y avait encore un temps humain
qui puisse nous convaincre de notre existence
ici dans le silence
des choses inanimées mais si péremptoires et foudroyantes.

Derrière l'espalier de plantes et de buissons
la rivière module le ramage du courant
qui se défile entre une barrière de cailloux et de branches
incapables de se délivrer
prisonnières de leur naufrage
tout comme celui qui les regarde impuissant
pris au piège de sa propre énigme
et incapable de déchiffrer le murmure de l'eau.

Un chemin se découvre à la lisière d'un bois
peut-être surgi de l'enchevêtrement de nos pensées
paniquées par l'outrance haineuse
du premier rayon de soleil.

Un problème vieux de 700 ans à Saint Didier de Formans

La chatte de Jeannette



Le Conseil Municipal de Saint Didier de Formans, joli village de l'Ain que j'ai le plaisir d'habiter depuis quelque temps, est formé d'élus très appliqués et très conviviaux en même temps, qui se détendent vers la fin de leurs séances une fois expédié les affaires sérieuses – et il y en a, je peux l'assurer à mes amis lecteurs, comme la construction du nouveau collège, le plan régulateur d'une urbanisation qui ne dénature pas la vocation agricole des lieux, l'embellissement et la mise en valeur d'un patrimoine architectural plutôt mince mais choyé, et d'autres bricoles. Parmi les bricoles, le dernier Conseil a dû délibérer sur un problème de chats, mieux de chattes très prolifiques je pense, car j'ai suivi le débat avec difficulté, la salle communale étant peu porteuse des voix, les conseillers parlant souvent très bas et masqués, une partie donnant le dos au public à cause de la logistique, et tout cela sans l'ombre d'un micro.

Cette discussion s'est déroulée d'une manière bon enfant et non sans quelque trait d'humour plaisant. Quoiqu'il en soit, la prolifération chatounitense doit avoir créé quelque problème de voisinage, d'où la contrainte pour les élus de délibérer sur la stérilisation d'un certain nombre d'exemplaires. Les promenades diurnes et nocturnes de plus en plus fréquentes de ces pacifiques compagnons de notre quotidien (assez chers aux poètes d'ailleurs, et il suffit de rappeler Baudelaire) ne m'étaient pas échappées. Mais en sérieux historien de choses peu sérieuses, dont je me targue d'être, j'ai voulu fouiller dans les archives. Et j'en ai eu pour mes frais, ayant découvert que le même problème s'était déjà posé au Moyen-âge, à l'occasion de la visite pastorale dans son diocèse de l'évêque de Lyon, Monseigneur de Talaru, que le 18 mars 1378 trouva les fonts baptismaux de l'Église de Saint Didier à sec par la négligence du curé. De fil en aiguille, l'évêque

constata que des dizaines de chats et surtout de chattes se baladaient non seulement dans le presbytère, mais dans l'église elle-même, sur l'Autel Majeur et dans les chapelles, et (le chroniqueur médiéval en fait mention avec une extrême pudeur) sous les jupons d'un certain nombre de pénitentes qui attendaient impatientes le curé devant le confessionnal, toutes bien masquées et pas seulement à cause de la peste que cette année-là ravageait l'Europe, malgré le green pass que l'Église accordait à ses ouailles à un prix de revient évangélique. Trop de chattes, pour un Monseigneur que de toute sa vie n'avait jamais concubiné, soit dit à sa gloire, avec des créatures démoniaques du sexe opposé. Je n'insisterai pas sur cette question, l'histoire de l'Église jusqu'à nos jours étant à pédaler délicatement, et par des spécialistes de cette vocation pastorale. Ce qui intéresse ma chronique est que Monseigneur Talaru surprit le curé, Humbert de son nom, dans une alcôve au lit avec sa concubine, une dénommée Jeannette (*Johanneta*, dans le jargon de l'époque). Mais son courroux s'effaça vite en voyant cette jeune femme en train de caresser sa chatte. Se levant aussitôt au milieu du lit, sans rien cacher de ses formes angéliques, mais très pudiquement, Jeannette essaya d'amadouer l'évêque en lui disant que c'était elle qui avait voulu mettre à l'abri sous la protection de Mère l'Église la sienne et les autres chattes du voisinage, menacées d'extermination par le seigneur du village, un Hérode sanguinaire. L'évêque n'en revenait pas d'admiration et tout en essayant une légère caresse lui aussi sur la chatte de Jeannette ne tarit pas d'éloge sur son franciscanisme au féminin. Moi-même, à ce point de l'histoire je n'hésiterai pas à signaler avec l'admiration qui se doit cette Jeannette palliative. Elle est le premier cas de féminisme ante litteram de toute la Gauloiserie historique et protohistorique, dont la renommée a été malheureusement offusquée per Jeanne d'Arc. Féministe serait insuffisante si on n'ajoutait qu'elle a été aussi la première défenseuse de la cause animalière. Avec un programme qui aujourd'hui ferait mouche dans une campagne présidentielle qui s'annonce combattue et où l'élection du Covid à la suprême magistrature de la république n'est pas escomptée.



Incontri e (ri)scontri

*L'arcobaleno era un sandalo per terra che iridava la vetrata.
Il tempio una sfera chiara
le diafane colonne solidamente piantate sulla spiaggia.
Ghiaia e gabbiani sull'alta scalinata
i portali di bronzo riflettevano i rilievi
sulla veste dell'amica risanata.
Pigrizia della luce
le nuvole all'assedio del sandalo
risplendente sul pavimento marmoreo
un corteo lungo la navata
tra sepolcri e battelli dall'impalpabile geometria.
Una lunga fila di busti scolpiti
nostromi della dottrina
lapidati reggitori d'imperi trapiantati nel brivido dei colori
primari
fuggiaschi di galassie morte
nel coma di una copula infinita.
L'armonia delle Grazie la lirica pura dei frammenti.*

Con un ramoscello, cercava di snidare la lucertola, mostruosamente enorme, che gli era sgusciata tra i piedi rapidissima. Quasi una creatura aliena che lo aveva colto di sorpresa e distolto dalle sue riflessioni. Il Foscolo era in preda a una forte emozione dopo aver appreso la notizia della disfatta di Napoleone a Waterloo. Considerava tra di sé quanto il destino del corso avesse condizionato il suo, già da quando giovanissimo aveva sprecato il suo inchiostro per esaltarlo come il campione della libertà, colui che avrebbe liberato l'Italia dal suo secolare servaggio. Campoformio amaro, dedicare un'ode al Bonaparte non era stato per lui adulazione e piaggeria, ma ingenuità del cuore, esaltazione di patriota, non certo come il Monti che si era prostituito per uno stipendio imperiale, crogiolandosi in un comodo ruolo di poeta cortigiano.

Ma l'enorme lucertola, quasi lo sfidasse e si beffasse di lui, era uscita allo scoperto e faceva bella mostra di sé, verdissima. Il poeta alzò il ramoscello che teneva in mano in un gesto insensato, come se volesse annientare la storia. La lucertola non sembrava molto impressionata, forse aveva coscienza del passo strascicato e zoppicante di Foscolo e restava immobile, appena scuotendo la sua elegante coda d'extraterrestre. Il poeta gli lanciò il ramo, inferocito, urlando "Cosa ne sai tu, bestiaccia, dell'uffizio della letteratura?" "È inutile" una voce disse alle sue spalle "Questa lucertola sa il fatto suo, non si lascia prendere dal panico. Lei perde il suo tempo, Foscolo. È troppo permaloso."

"Lei chi è, cosa vuole?"

"Quasimodo, Salvatore Quasimodo."

La lucertola si era di nuovo rifugiata nella fessura d'una lapide. Foscolo si chinò e raccattò il ramoscello. Nel rialzarsi, avvertì lo strappo alla colonna vertebrale, artrosi capricciosa e un po' gli effetti di una notte passata tra le braccia d'una grazia chiapputa.

"Tra poco tornano gli Austriaci" riprese il siciliano "Lei cosa farà? Con un po' di diplomazia potrebbe riavere la sua cattedra. La nostra gioventù ha bisogno di qualcuno che parli dell'uffizio della letteratura. E solo gli isolani come me e lei sanno farlo."

Foscolo sghignazzò.

"Avrei voglia sì di ritrovare la mia Zacinto, ma per morirvi. Non voglio finire al Monumentale come lei, caro oboe sommerso, non mi lascerò fregare dai lombardi."

Sul soffitto della navata bersagliato dal sole, gli sembrava di vedere una lunga striscia verdognola. In fondo, Napoleone era anche lui un'evanescenza fantasmatica, forse solo un pretesto di sviamento e di collera per lui, dal tempo in cui con perfidia e cinismo aveva svenduto Venezia, falciando i sogni di quanti avevano riposto in quel figlio di puttana la speranza della libertà italiana.

"Cosa mi sta borbottando, Foscolo?" domandò Quasimodo.

"Penso a quel cornuto traduttore dei traduttori d'Omero."

"È un'ossessione la sua di prendersela col Monti, a meno che non stia cercando di offendere me, a cui è stato rimproverato qualche cosa di simile."

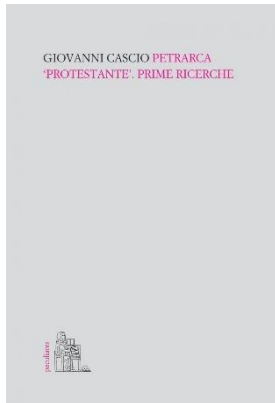
E, indignato, Quasimodo uscì dalla chiesa senza salutarlo.

*La striscia verde era il mare
che s'infrangeva cupo sulle vele gonfiate
dal vento tindarico sul bordo della vetrata
e straziava le Grazie nude nella nicchia
snodandosi in una spirale lasciva
provocando marosi
e cori di pagane voci recitanti dai matronei
gli idilli di messina.
Il pergamo scolpito lampeggiava di discinte membra
sinuose attorcigliate
alle fronde dei salici che si avvolgevano
serpentinando come una cintura vegetale
lungo i fianchi della candida figura
prona.
Ardeva come una conchiglia fiammeggiante
la vulva della dea
epifania
della subito dischiusa sera.*

LIBRI/LIVRES

Petrarca protestante ante litteram?

Nota umorale su una ricerca di Giovanni Cascio



Peculiares è una delle numerose collane edite dal Centro Internazionale di Studi Umanistici dell'Università di Messina interamente dedicata a studi sul Petrarca, ideata da Vincenzo Fera e patrocinata dalla Commissione per l'Edizione Nazionale delle opere del poeta toscano. Al suo sesto volume accoglie una stimolante ricerca filologica di Giovanni Cascio, *doctor europaeus* di ricerca in Filologia umanistica e assegnista per vari anni a Messina, poi Borsista della Fondazione Alexander von Humboldt negli anni 2016-2017 e del programma Beatriu de Pinòs nel 2018-2019, e vincitore nel giugno 2020 di un finanziamento della Fritz-Thyssen Stiftung. La sua attività scientifica è prevalentemente incentrata sulla letteratura tardo-medievale, in particolare sull'opera latina del Petrarca, il cui *Liber sine nomine*, in una sua nuova edizione critica, è stata accolta nella collana *Petrarca del Centenario* (Firenze 2015).

Difficile per un profano avventurarsi in una ricerca universitaria tanto complessa e documentata (per Cascio si tratta di "prime ricerche"!), e me ne astengo. Certo, la suggestiva *aura* della Valchiusa hanno nutrito qualche mio fantasma poetico, la platonica passione per Laura, giovane sposa, con sette o otto figli, d'un antenato di Sade, e l'intrepida ascensione dell'asperissimo Mont Ventoux (temuto anche dai più agguerriti campioni del Tour de France) mi hanno spesso interrogato sul percorso esistenziale del Petrarca degli anni avignonesi, alla corte di papi mondani e incestuosi. Che il poeta ne fosse intimamente disgustato, malgrado il rapporto affettuoso che lo univa al fratello prete, appariva anche a me chiaro da alcuni

dei suoi sonetti e da una delle lettere latine che mi era capitato casualmente di leggere. Certo non avrei avuto bisogno di lui per considerare che Avignone – cioè Roma come centro del papato, temporaneamente in esilio – fosse quella ch'egli definiva una nuova Babilonia. Ma ignoravo, come del resto tante delle opere latine del Petrarca, il *Liber sine nomine*, una raccolta di diciannove lettere scritte nell'arco di una ventina d'anni e messe insieme dal poeta verso la fine del 1359 nella Milano dei Visconti, per precauzione private dei nomi dei corrispondenti, che lasciavano trapelare lo sdegno e la riprovazione dell'uomo e dell'umanista sullo stato della Chiesa dei suoi tempi – ma di quali tempi oggi noi possiamo assolvere questa Chiesa cattolica mostruosa e perversa? quella dei tempi di Dante? dell'Inquisizione? di Bergoglio, ingenuo e noioso ripetitore di sciocchezze televisive ai turisti della domenica e inconsapevole complice della sharia islamica, al cui oscurantismo la Chiesa soccomberà per quella sua vocazione morbosa di secoli di misfatti, d'ipocrisie, di condanne d'innocenti, di massacri e assassini consumati da prelati sadici e simoniaci, pedofili nel migliore dei casi, turlupinatori di masse di *fedeli*, cioè di essere umani lasciati vegetare nell'ignoranza e nella superstizione, oggi ancora nell'era dell'oppio tecnologico?

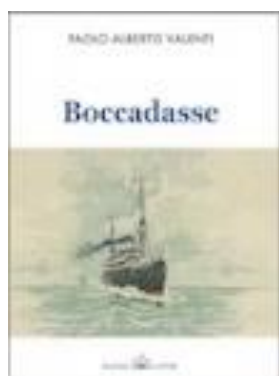
Dal rigoroso studio di Cascio si evince come il *Liber sine nomine* fu nel Cinquecento uno degli strumenti preferiti degli umanisti nella loro polemica anticuriale, considerato quasi un profetico anticipatore della riforma protestante, in particolare grazie agli scritti e alla militanza di Pier Paolo Vergerio il Giovane e di Mattia Flacio Illirico. La forzatura dei testi naturalmente non sfugge a uno studioso così scrupoloso come il Cascio, che traccia un quadro il più obiettivo possibile sulle passioni e ragioni, come sulle mistificazioni culturali e letterarie, tra Riforma e Controriforma, che prendono a pretesto il Petrarca per rafforzare una causa polemicamente o dottrinalmente assunta. Ne viene fuori un saggio che si legge con vivo interesse e suscita un profondo rispetto per la filologia, in un'epoca in cui anche insigni intellettuali, sul tutto e sul niente, ci bersagliano di chiacchiere approssimative.

Giovanni Cascio, *Petrarca "protestante". Prime ricerche*, Centro Internazionale di Studi Umanistici dell'Università di Messina, p. 202, 2020.

Paolo Alberto Valenti

Da Boccadasse al fuoco del mondo

Paolo Alberto Valenti è un giornalista di frontiera, un combattente a modo suo, visto che dal 2010 fa parte della Riserva Selezionata dell'Esercito italiano. Collaboratore di vari quotidiani e testate italiani, elvetici e latinoamericani, da anni lavora (e si batte) alla televisione Euronews con sede a Lione, dove ha fondato l'associazione ClubMediaItalia. In quanto Ufficiale della Riserva, su invito dell'Esercito Italiano, nel 2013 è andato alcuni mesi in Afghanistan, ad Herat, seguendo attentamente le vicende della missione italiana in quel disastroso paese. Da professionista, certo, ma anche, come avviene a certi avventurieri dallo spirito inquieto e un pizzico di donchisciotismo letterario, per lasciarsi dietro qualche tempo la vita sedentaria, questioni affettive e familiari. Ne ha tirato un opuscolo denso, *Tutto il fuoco del mondo*, pubblicato nel 2014 da Armando Editore, e recentemente rimesso in circolazione.



Non è certo uno spirito guerresco ad animare questa sorta di resoconto diaristico della sua permanenza, ma piuttosto una lucida proiezione di reporter in quella tragica e talvolta difficile da interpretare realtà geografica storica e umana. Valenti non riesce mai a frenare un coinvolgimento sentimentale sulle ragioni del conflitto, spigolando qua e là osservazioni anche minime sulla società afghana, interiorizzando il tutto con la propria vicenda esistenziale e la sua sensibilità letteraria. In effetti, la sua brillantezza di giornalista è perturbata da una sensibilità poetica, che lo porta a improvvisare anche una preghiera in versi per il capitano dei bersaglieri Giuseppe La Rosa ucciso a Farah. Nessuna meraviglia quindi se in questo diario i

nomi di Kundera o di Borges tornano frequenti, se Valenti si compiace a riportare una bella poesia di Silvano Masacci e verso la fine ci porta a condividere una pagina amara di Giorgio Caproni, tirata da *Il Franco cacciatore*: “Vi sono casi in cui accettare la solitudine può significare attingere a Dio. Ma v'è una stoica accettazione più nobile ancora: la solitudine senza Dio.”

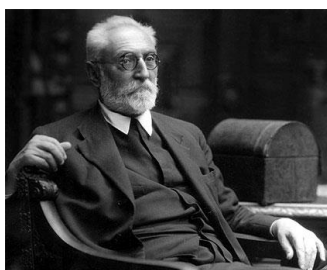
Nulla di meglio che Giorgio Caproni per introdurci al più recente libro di Valenti, *Boccadasse*, il cui titolo ricorda l'ultima “propaggine a mare del signorile quartiere Albaro di Genova”, città natale dell'autore, che in questo libro di memorie, ricordi infantili e parentali, riporta anche una sua intervista a Giorgio Caproni, una specie di sua *lanterna* magica iniziatica. Che non è il solo mentore comunque a dare spessore a queste pagine, se si considera che “l'oceano è nelle stanze”, come se Valenti, ascolti rifluire il mare anche tramite altri poeti, non ultimi Gino Paoli e i cantautori della sua terra, assumendo in fondo l'anima marinara e *colombiana* della sua Genova come una componente della sua stessa personalità. Tutta un'appendice fotografica accentua il carattere intimistico e familiare di questa rievocazione, a cui si aggiunge il diario del padre Italo Francesco Valenti sugli anni della seconda guerra mondiale (vi ritrovo stranamente echi di un simile diario di mio padre, assai ingenuo e sgrammaticato, che ho pubblicato nel mio romanzo *Falce marina* – che anzi di quel romanzo è stato il *casus belli* – e un sensibile racconto, dedicato proprio a Caproni, della madre, Maria Luigia Ronco, scrittrice che ha goduto di una certa notorietà. Come si vede, il libro è piuttosto eterogeneo, quasi uno zibaldone in cui, tra i ricordi lontani, di tanto in tanto fa capolino l'attualità italiana o episodi della vita lionese, il tutto un po' scucito, tanto da dare talvolta l'impressione di articoli recuperati e raccolti per l'occasione, ma tuttavia tenuto insieme da uno stile giornalistico assai brillante e proteiforme, una scrittura espositiva e emotiva, a cui non fa difetto, anche se ambiziosa, la volontà di affermarsi come scrittore.

Paolo Alberto Valenti, *Boccadasse*, Edizioni Cofine, p. 120, 2021.

Tutto il fuoco del mondo, **Armando Editore**, p.96, 2014.

Les Contes d'Unamuno

réédités chez Folio-classique par Albert Bensoussan



En littérature, il y a des noms qui s'imposent universellement sans qu'il soit nécessaire les accompagner par leur prénom : parmi eux, Unamuno (1864-1936) et Pirandello (1867-1936) sont les exemples les plus frappants. Combien de curieuses similarités entre ces deux écrivains contemporains, morts la même année, à l'explosion de la guerre civile espagnole l'un, en pleine dérive raciste du fascisme italien à la veille de la seconde guerre mondiale, l'autre ! Bien que différents soient leurs positionnements par rapport aux événements politiques de leur temps (sceptique et soucieux Pirandello, très engagé Unamuno), profondément proche est leur conception tragique de la vie (*del sentimiento trágico de la vida*, pour le dire avec le titre de l'œuvre plus connue d'Unamuno), et il n'en pouvait pas être autrement pour deux génies que définir seulement comme espagnol ou italien serait très limitatif, si on n'ajoutait qu'ils étaient aussi basque et sicilien. Originaires tous les deux de milieux modestes mais pas démunis, ils ont dû toutefois batailler contre la fatalité (et pendant toute leur vie, d'ailleurs) avant d'arriver au succès et nous tester une production littéraire d'une richesse surprenante : poésie, romans, nouvelles, théâtre, essais, le tout assaisonné par un stoïcisme tiré d'une philosophie allemande se balançant entre Schopenhauer et Kierkegaard qui ne laisse pas trop d'espoir pour le destin des êtres et de l'humanité, et cependant capables de regarder les personnages (en recherche d'auteur, dirait-on avec le sicilien) s'assemblant autour de leur bureau avec une piété consciemment ou inconsciemment chrétienne, une douloureuse intériorisation de leur souffrance. Miguel de Unamuno a connu l'exil à Paris, après s'être échappé de son confinement aux îles Canaries pendant la dictature de Primo de Rivera. Et en France (comme en Italie) l'autorité morale dont il jouissait dans son pays a connu une vaste popularité. Nombreux de ses œuvres ont été traduites et publiées. J'avoue que j'avais

oublié le parfum de sa prose savoureuse et limpide, goûtée adolescent en version italienne et parfois dans sa langue, comme il m'était arrivé pour *San Manuel bueno, martyr*. Heureusement on trouve toujours de bon samaritains pour nous reprocher les oublis, involontaires qu'ils soient à cause de la confusion et du bruit de notre (seulement ?) temps. C'est sur le banc d'une librairie que j'ai aperçu par hasard ce Folio-classique des *Contes* d'Unamuno dans la traduction qu'en avait fait Raymond Lantier en 1965, revue et rééditée par Albert Bensoussan, hispaniste et écrivain plus que talentueux pour son compte. Bensoussan ne se trompe pas en nous faisant comprendre que cette approche de minimes récits nous projette entièrement dans l'œuvre de l'écrivain. Les soixante-deux contes, que la brièveté souvent nous empêche d'appeler nouvelles à la Pirandello, révèlent toute sa *philosophie* à travers des humbles personnages souvent puisés dans le folklore basque, d'un réalisme qui frise l'absurde, la gouaillerie, le désespoir noyé dans le paradoxe (le *malumorismo* pirandellien), car « il n'y a pas de plus grande consolation comme la désolation, comme il n'y a pas d'espérance plus créatrice que celle des désespérés », lit-on dans *L'agonie du christianisme*, l'une des œuvres-clé d'Unamuno.

L'auteur de la *Vida de don Quijote y Sancho*, ce passionné commentateur du chef-d'œuvre de Cervantès, n'avait de cesse de courir à l'assaut des moulins à vent, car il était « un insoumis. Révolté peut-être avant tout contre la vie et le destin ». Laissons Albert Bensoussan d'en compléter le portrait : « Unamuno est perpétuellement à contre-courant. Socialiste, il s'inscrit contre une révolution prolétarienne conçue en laboratoire par des intellectuels citadins n'ayant que peu de contact avec la réalité des humbles et prône pour cela un retour à la terre. Moderniste, il revendique le respect des traditions, et ses contes paysans l'illustrent à merveille. Internationaliste, il défend le régionalisme et demeure un Basque frondeur, ami des Catalans souverainistes, tout en réaffirmant, face aux revendications linguistiques des régions, la primauté de la langue castillane. »

Ces *Contes* sont plus qu'une introduction à une œuvre littéraire d'envergure, peut-être cachent-ils une sorte de *Vida de Bensoussan y Unamuno*.

Unamuno, *Contes*, édition d'Albert Bensoussan, Folio-Classique Gallimard, p.542, 2020.

Jack O'Flanagan
dans sa nuit

*quand le vent qui mugit sur tes flots
couvre mes éclats de rire
c'est un début
continue
vieil Océan*

*anyvay si je ne peux plus rire
je chanterai
la triste fin
de notre triste monde*

*et vous ne serez pas heureux
ma chanson
de l'entendre*

alors vous allez les fermer vos gueules ?

(pis que des goélands...)

« Tout îlien est mon frère », disait Andronicus Genovesiensis, l'aède d'Ithaque romanisé par Cicéron et émigré à Dublin à la suite de Jules César Joyce. Pline le Jeune témoin, on connaît les rapports culturels qui ont toujours lié la petite île ionienne à l'Irlande, dès les temps d'Ulysse - qui d'ailleurs, si on s'en tient à Dante Alighieri, après avoir jeté la célèbre bouteille rabelaisienne en traversant le détroit de Gibraltar, y fit sa dernière escale avant son naufrage et sa disparition dans les glaces de la banquise polaire, à cette époque pas encore en surchauffe. Les aèdes et les bardes ont toujours pullulé dans les deux îles. Et c'est justement au nom d'un vieux barde celtique qui s'exprime Jack O'Flanagan, un poète contemporain vivant à Lyon chez Jacques André qui, bien qu'il ne soit pas îlien, l'a accueilli comme un frère et s'en est fait éditeur ; et témoin d'authenticité indiscutable, pour ceux qui encore garderaient un quelque mauvais souvenir de l'imposture romantique de Machperson au sujet d'Ossian, sans dire que la traduction du gaélique est assurée par Adam Katzmann, le très célèbre romancier qui, Dieu en soit remercié, n'a jamais gagné le Prix Goncourt, et la préface par Jean Poncet, poète au-dessus de tout soupçon. Cette description de la nuit se révèle un itinéraire de la solitude: « je fais partie/ de ces bêtes sauvages/ pourchassées/ par l'homme/ et condamnées au désespoir. », et une prophétie apocalyptique : « C'est tout ce qu'il restera/ quand la marée de la nuit/ aura tout nettoyé/ quand il ne restera plus de traces/ du passage des hommes. » Malgré son amour pour l'écriture, Jack O'Flanagan ne se fait pas d'illusions sur ses confrères : « un poète qui fait du bruit/ n'est pas très bon/ il pète. »

Jack O'Flanagan, *Description de la nuit (ou les jours terribles)*, Jacques André éditeur, p.80, 2021.

Anka Žagar
et la dérive des continents intérieurs

un relief sacré

*tu es un poème, un tunnel
dans le tunnel je me tais*

*je n'y capte pas même mes propres ondes
et toi encore moins qui inconsolable
disparais quelque part encore plus profondément
dans ta bonne et sûre
bonne nuit
le portable
de mon chéri*

*qui triste éprouve
des massifs montagneux, des monts et des creux
au-dedans*

*des sédiments de vie entassés
des amphores coulées
scellées par des regards tranchants
si tu les déterres, si tu les ouvres
tu peux te couper sur ton propre regard*

*comme l'Inde s'est enfoncée dans l'Asie
et a repoussé les monts dans l'Himalaya*

*dans la puberté éternelle de la croûte terrestre
il n'y a pas de tunnel, nous sommes dedans*

Une poésie difficile à cerner celle d'Anka Žagar (1954), considérée l'une des plus importantes poétesses croates contemporaines, souvent hermétique, toujours rocheuse et raffinée comme la région de forêts et montagnes de la Croatie occidentale dont elle est originaire. Et il n'y a qu'elle-même qui puisse en vérité mieux la définir, car cette poésie « déplace les motifs et les sujets lyriques, les annule ou les active, interroge les impossibles, joue avec les contraires, brouille les dimensions spatiales... mais peut-être ne fait que parler de la peur d'une intimité trop évidente, uniquement par son rythme dépouillé. »

A quoi pourrait-on ajouter les mots de Martina Kramer, sensible traductrice de sa langue maternelle : « un rythme, une spirale musicale, un espacement des scènes décomposées ou une fusion des temps vécus, érigent la verticale secrète du poème. » Mais on entend bien que le *murmure de la matière* est le vrombissement des continents à la dérive dans l'âme.

Anka Žagar, *Murmure de la matière*, traduit du croate par Martina Kramer, L'Ollave, p.58, 2018.

FUORITESTO

Un abbraccio a mia nipote Benedetta, figlia di mio fratello Giorgio e di mia cognata Lucia, certo che i miei amici messinesi (e calabresi) apprezzeranno questa cronaca apparsa sulla Gazzetta del Sud del 24 ottobre scorso.



Gazzetta del Sud Domenica 24 Ottobre 2021

25

Messina Le Storie

Benedetta Genovese, insieme con Nino Cogliandro, è l'artefice del restauro e del rilancio delle Filande sulla sponda calabra

La Via della Seta è... un ponte Messina-Villa

«Sono nata qui, ho frequentato Architettura a Reggio, avevo un sogno e lo sto realizzando»

Claudia Benassai

«Tante persone ci hanno contattato, segno questo che sta crescendo l'entusiasmo degli abitanti. Ma la cosa più bella è vedere fiorire i ricordi. L'incontro con il prof. Pasquale Filippelli, esperto tessile di fama internazionale, ha dato l'input per immaginare uno step successivo al recupero degli immobili, cioè sviluppare un progetto che riguardasse non soltanto i contenitori ma anche i contenuti. Così ho fatto anche quest'esperienza insolita, frequentare il corso di bachi-sericoltura di Acri che mi ha consentito di mettere in pratica le nozioni acquisite avviando il primo allevamento di bachi da seta alla Filanda Cogliandro. Dopo 71 anni di stop».

La storia è assai entusiasmante. E dietro c'è un ponte che unisce Messina alla Calabria. E soprattutto due professionisti, compagni di vita, Benedetta Genovese e Nino Cogliandro, che si sono lanciati in un progetto meraviglioso perché porta al recupero della storia per ridisegnare il futuro. Ma procediamo per gradi. Viaggiando nel tempo. Tra presente e passato.

«Sono nata a Messina – racconta Benedetta Genovese, presidente dell'associazione Filanda Cogliandro – ma per frequentare il corso di laurea in Architettura mi sono spostata a Reggio Calabria dove ho conosciuto Nino. Abbiamo iniziato il nostro sodalizio, lo ricordo con piacere, frequentando il corso di Restauro architettonico tenuto dal prof. Massimo Lo Curzio, e sviluppando un progetto per il restauro della Filanda Cogliandro nel 1992. Ed è lì il lavoro per realizzare la nostra



La Filanda Cogliandro e Benedetta Genovese «Abbiamo voluto recuperare un pezzo di storia siciliana e calabrese»



visione di un Centro culturale all'interno della Filanda non si è mai fermata». Una storia costellata di coincidenze e casualità, ma anche di impegno e sacrifici, perché la coppia ha deciso di investire i risparmi e l'esistenza per dare vita a qualcosa che rappresenta un'iniezione di ottimismo per tutta la nazione. «L'obiettivo dell'associazione "Filanda-Cogliandro" è la tutela, la salvaguardia e la valorizzazione del patrimonio di archeologia industriale costituito dalle storiche filande di Villa San Giovanni, con particolare riferimento alla Filanda Cogliandro legata alla famiglia di mio marito. L'iniziativa vuole essere anche un monito indiretto rispetto ad eventuali specula-

zioni edilizie a discapito della conservazione delle poche filande villesì rimaste e allo stesso momento può costituire un "riflettore" sui tali manufatti storici con grande valenza architettonica, culturale e turistica. Da valorizzare, finalmente, in maniera concreta e compiuta. Immaginiamo inoltre il recupero della filiera della produzione serica a partire dai gelseti, per passare all'allevamento del baco e alla filatura e tessitura». E da qui si accendono i flashback. E si arriva alla metà dell'800, quando Villa San Giovanni veniva chiamata "la piccola Manchester". Nel 1780 il governo del Regno di Napoli consentì la realizzazione della prima scuola opificio finanziata dai

caracciolo. E in seguito la produzione ha raggiunto livelli importanti soprattutto in Gran Bretagna, basti pensare che nel 1863 tra Cannitello e Villa San Giovanni esistevano 120 filande grazie anche ad una collaborazione calabro-britannica con gli Hallem e gli Eaton, che introdussero la caldaia a vapore e favorirono l'esportazione all'estero. Un bel vanto.

«I Cogliandro avevano una storia diversa – riprende la Genovese – perché erano degli armatori, ma poi per problemi economici si reinventarono filandieri e nel momento in cui decisero di realizzare una filanda nel 1896 cominciarono questa produzione con la caldaia a vapore. E i documenti

ci dicono che l'esportazione avveniva in Francia, a Londra e in Australia. Ma la cosa interessante è che la vendita avveniva attraverso il porto di Messina perché i filandieri di Villa San Giovanni avevano un appoggio in un deposito di Roccalumera. E un diario familiare ci racconta molti aneddoti. I Cogliandro neanche dopo il terremoto del 1908 si fermarono, anzi hanno ricostruito e si sono anche allargati. Ma tutto scomparì dopo la guerra per favorire la ricostruzione del Nord. E gli industriali comprano i nostri macchinari con pochissime risorse. Ma non vi fu fortuna neanche lì perché le fibre sintetiche scalarono la produzione della seta e anche l'inquinamento non aiutava la produzione. E poi la concorrenza asiatica fece il resto». E intanto si pensa al futuro con ottimismo. «Il progetto ad oggi è stato finanziato esclusivamente con fondi privati. Non c'è stato mai stato un reale interesse pubblico. Stiamo effettuando un censimento dei gelseti presenti sul territorio per reperire il fogliame necessario all'allevamento di primavera. In attesa di impiantarne di nuovi. Per questo step speriamo di coinvolgere anche altre realtà cittadine in modo da riprendere la tradizione del "gelseto ed allevamento diffuso"». I due professionisti stanno pensando a una raccolta fondi per completare il progetto visto il grande interesse che ha suscitato la notizia della ripresa dell'allevamento. E commuove sentir dire alle battute finali che è arrivato il momento di far conoscere l'esperienza del lavoro, della dedizione e dell'orgoglio calabrese e siciliano.

Antica tradizione che torna in auge

● Il baco da seta è un delicatissimo rilevatore di inquinamento ambientale, ma teme in particolare modo la presenza di pesticidi e sostanze chimiche usate in agricoltura. «Al momento a Cannitello è possibile riprendere l'allevamento visti i risultati positivi ottenuti», spiega Benedetta.

● Appunti di famiglia ci restituiscono quel giorno in cui tutto prese vita. Infatti, Domenico Cogliandro, prozio di Nino, che fissa su carta la sua vita scrive: «Il progetto della nuova costruzione – si legge in un estratto del manoscritto "Pochi appunti sulla mia vita e la mia famiglia" – comprendeva una grande sala di metri 20x10, per l'impianto di 40 bachelle a quattro capi a pianterense, con bozzoli e capi di uguali dimensioni a primo piano. Inoltre, a pianterense: sala per macchine e caldaia a vapore, sala per cerchiate bozzoli, sala per pulitura e imballaggio seta, uffici. Tutti i lavori iniziati nell'aprile 1895, ebbero termine nel marzo 1896 e, pronta tutta l'attrezzatura, nel luglio successivo si poté iniziare il lavoro...»

TRIBUNALE DI PATTI